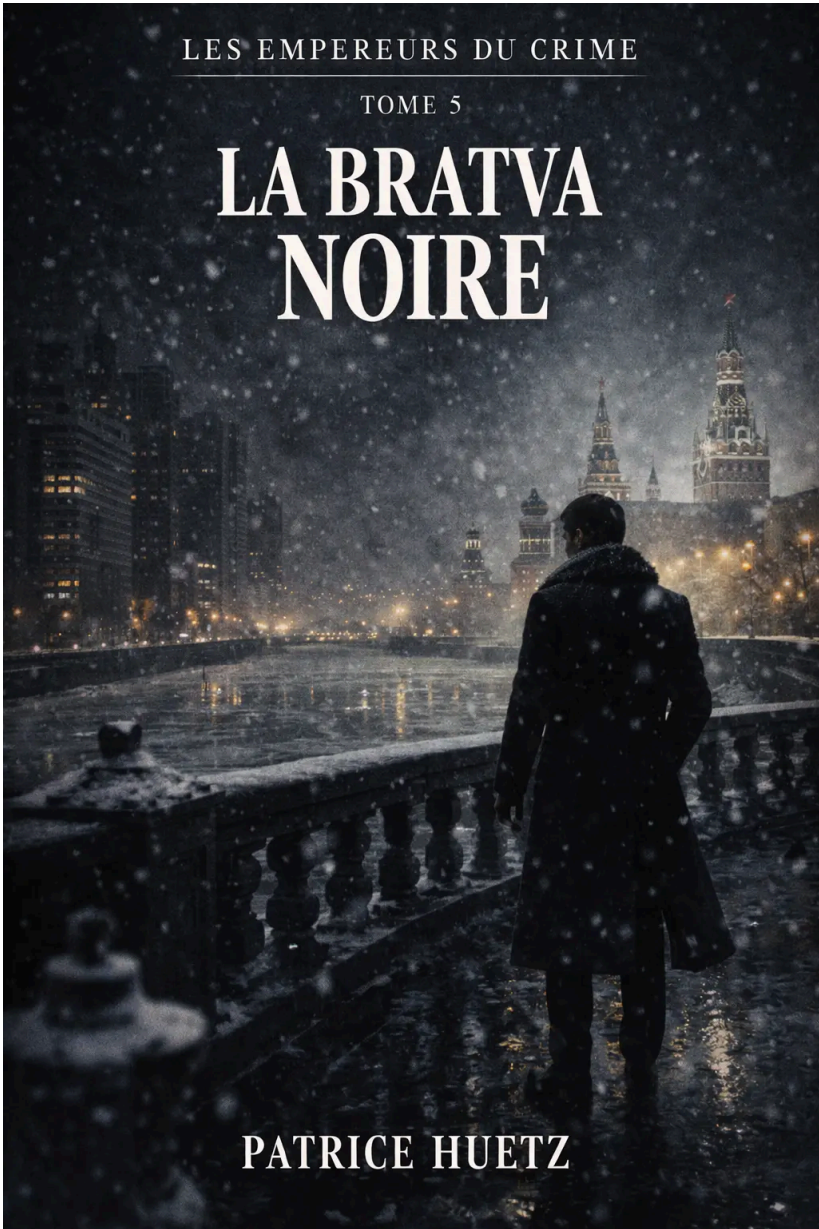


LES EMPEREURS DU CRIME

TOME 5

LA BRATVA NOIRE

PATRICE HUETZ



Les Empereurs du Crime — La Bratva Noire

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

Moscou

Janvier 2015

« Bienvenue dans le froid, Monsieur Moretti. »

Le douanier russe avait prononcé ces mots avec un sourire qui n'atteignait pas ses yeux. Des yeux gris, vides, comme le ciel de janvier au-dessus de l'aéroport Sheremetievo.

Luca Moretti, cinquante ans, tendit son passeport diplomatique maltais — un des sept qu'il possédait — sans un mot. Deux milliards d'euros de fortune personnelle, et il devait encore supporter les fouilles humiliantes des fonctionnaires. C'était le prix à payer pour entrer en Russie. Le prix initial, du moins.

Le tampon claqua sur le document. Le douanier fit un signe de tête imperceptible vers la sortie.

Dehors, le froid le frappa comme une gifle. Moins vingt-trois degrés. Luca avait connu les hivers corses, les nuits glaciales dans les montagnes siciliennes, mais ça — ça n'avait rien à voir. L'air lui brûlait les poumons. Chaque inspiration était une agression.

Un homme l'attendait près d'une Mercedes-Maybach S600 blindée, moteur tournant. Grand, carré, crâne rasé, tatouages qui dépassaient du col de son manteau noir. Un *boïevik* — un soldat de la

Bratva. Luca reconnaissait le type. Les mêmes yeux morts que le douanier.

« Gospodin Moretti. » L'homme ouvrit la portière arrière. « Igor Petrovitch vous attend. »

Luca monta sans répondre. L'habitacle sentait le cuir neuf et la vodka. Un autre homme était assis sur la banquette opposée — plus âgé, costume Brioni anthracite mal coupé aux épaules, montre Vacheron Constantin Patrimony. Un comptable, devina Luca. Ou un avocat.

« Bienvenue à Moscou », dit l'homme en anglais avec un accent épais. « Je suis Alexei Komarov. Je serai votre... facilitateur. »

« Facilitateur de quoi ? »

Un sourire. « De tout ce qui nécessite d'être facilité, gospodin. En Russie, tout nécessite d'être facilité. »

La Mercedes s'engagea sur l'autoroute M11. Luca regarda défiler le paysage — forêts de bouleaux squelettiques, panneaux en cyrillique, camions-citernes qui crachaient une fumée noire. Quelque part dans cette immensité glacée, deux cent millions de Russes vivaient, survivaient, mouraient.

Et quelque part dans cette ville de douze millions d'âmes, un homme l'attendait. Un *vor v zakone* — un voleur dans la loi. L'élite absolue du crime organisé russe. Igor Volkov.

Le cortège comptait trois véhicules. La Mercedes de Luca au centre, encadrée par deux Range Rover SVAutobiography blindés. Huit hommes armés. Pour un Italien qui venait « discuter affaires ».

Luca observait tout. C'était une vieille habitude — compter les sorties, évaluer les menaces, identifier les failles. Vingt-cinq ans de crime organisé lui avaient appris que la paranoïa n'était pas un défaut. C'était une compétence de survie.

« Les Volkov contrôlent l'Est de Moscou », expliqua Komarov. « Les ports, la logistique, une partie des banques. Igor Petrovitch est... respecté. »

« Respecté ou craint ? »

Komarov haussa les épaules. « En Russie, c'est la même chose. »

La Mercedes ralentit. Embouteillage sur le MKAD, le périphérique moscovite. Des milliers de voitures immobilisées dans un brouillard de pollution et de givre.

Luca sortit son téléphone — un appareil sécurisé, cryptage militaire, acheté 80 000 euros à une société israélienne. Pas de signal. Brouilleur, probablement. Les Russes ne prenaient aucun risque.

« Vos communications seront rétablies après la réunion », dit Komarov, comme s'il lisait dans ses pensées. « Sécurité standard. »

« Standard pour qui ? »

« Pour quelqu'un qui veut faire des affaires avec la Bratva. »

Luca rangea le téléphone. Il avait l'habitude d'être l'homme le plus puissant dans une pièce. Ici, il n'était qu'un invité. Un invité toléré.

Le cortège reprit sa route. Ils quittèrent le périphérique pour s'enfoncer dans une banlieue industrielle — usines désaffectées, entrepôts rouillés, quelques tours d'habitation soviétiques qui se découpaient contre le ciel gris.

Puis, soudain, un changement. Des grilles dorées. Des caméras de surveillance. Des gardes en uniforme noir, Kalachnikov AK-12 en bandoulière.

La propriété Volkov.

Ce n'était pas une datcha au sens traditionnel. C'était un palais.

Trois mille mètres carrés de marbre, de verre et d'acier, entourés de dix hectares de forêt privée. Architecture contemporaine brutale — lignes droites, angles aigus, pas une courbe, pas une concession à l'esthétique. Une forteresse déguisée en résidence.

Luca descendit de voiture. Le froid le mordit à nouveau, mais il ne broncha pas. Un homme de cinquante ans ne frissonne pas devant ses hôtes.

L'entrée principale s'ouvrit. Une femme apparut.

Blonde. Platine. Cheveux coupés au carré, parfaitement lisses. Manteau de fourrure — zibeline, estima Luca, 80 000 euros minimum — sur une robe noire moulante. Talons vertigineux malgré le verglas. Et des yeux. Des yeux bleu glacier qui le scannèrent de la tête aux pieds en moins d'une seconde.

« Monsieur Moretti. » Sa voix était grave, légèrement rauque. Accent russe prononcé mais anglais impeccable. « Je suis Natasha Volkova. Mon père vous attend. »

Natasha Volkova. La fille du vor. Luca avait lu son dossier — trente ans, MBA de la London School of Economics, officiellement directrice d'un fonds d'investissement, officieusement la main droite de son père. Célibataire. Dangereuse.

« Merci de l'accueil », dit Luca.

Elle ne sourit pas. « L'accueil viendra plus tard. Si mon père le décide. »

Elle tourna les talons et entra dans le palais. Luca la suivit, conscient des regards des gardes dans son dos. Huit hommes armés. Et lui, désarmé, dans un pays où il ne contrôlait rien.

En Russie, la glace était dans les yeux, pas dans le climat.

Igor Volkov l'attendait dans un bureau au dernier étage. Vue panoramique sur la forêt enneigée. Murs couverts de livres — éditions anciennes, reliures cuir, probablement jamais ouvertes.

L'homme lui-même était une surprise.

Luca s'attendait à un ours — massif, brutal, couvert de tatouages. Igor Volkov était mince, élégant, presque frêle. Soixante-cinq ans, cheveux argentés coiffés en arrière, costume Kiton gris perle, montre Patek Philippe Nautilus 5711 — la version en or rose, 150 000 euros. Il ressemblait à un banquier suisse. Ou à un diplomate.

Seuls ses yeux trahissaient la vérité. Des yeux noirs, sans fond, qui avaient vu des choses que la plupart des hommes ne pouvaient pas imaginer.

« Luca Moretti. » Volkov se leva, tendit une main fine mais ferme. « Le Corse qui a conquis la Sicile, soumis les cartels mexicains, et achète la moitié de Macao. Impressionnant. »

« Vous êtes bien informé. »

« L'information est la seule denrée qui ne perd jamais de valeur. » Volkov fit un geste vers un fauteuil club en cuir. « Asseyez-vous. Vodka ? »

« Pourquoi pas. »

Natasha servit — Beluga Gold Line, filtrée à travers du sable de quartz, 200 euros la bouteille. Elle ne prit pas de verre pour elle. Elle resta debout, près de la fenêtre, silencieuse.

Volkov leva son verre. « Za vashe zdorovye. À votre santé. »

Ils burent. La vodka était glacée, parfaite, sans la moindre brûlure. Luca reposa son verre.

« Vous savez pourquoi je suis là. »

« Bien sûr. » Volkov croisa les jambes. « Vous voulez accéder au marché des armes. L'Ukraine est en guerre, le Donbass est un chaos, et le chaos, c'est l'opportunité. Vous avez l'argent. Nous avons les connexions. »

« C'est l'idée générale. »

« L'idée générale ne m'intéresse pas. » Volkov se pencha en avant. « Ce qui m'intéresse, c'est pourquoi un homme qui possède deux milliards d'euros vient me demander ma permission. Vous pourriez acheter des armes ailleurs. L'Albanie, la Serbie, même la Libye. Pourquoi la Russie ? »

Luca avait préparé sa réponse. « Parce que la Russie est l'avenir. Les Américains perdent leur influence. L'Europe est faible. La Chine est opaque. La Russie... la Russie sait ce qu'elle veut. »

« Et que veut-elle, selon vous ? »

« Le respect. Le même que moi. »

Un silence. Puis Volkov sourit — un vrai sourire, pour la première fois.

« Je vous aime bien, Moretti. Vous ne mentez pas. Ou alors vous mentez très bien, ce qui est presque aussi respectable. »

Il se leva, marcha vers la fenêtre. Natasha s'écarta pour lui faire place.

« Nous allons travailler ensemble », dit Volkov. « Mais d'abord, vous allez apprendre. Apprendre nos règles, notre culture, notre façon de faire. Natasha sera votre guide. »

Luca regarda la jeune femme. Son visage était impénétrable.

« Et si je refuse le guide ? »

Volkov se retourna. « Alors vous repartirez à l'aéroport dans l'heure. Et vous ne reviendrez jamais. »

La réunion avait duré quarante-cinq minutes. Assez pour que Luca comprenne une chose : Igor Volkov n'était pas un allié. C'était un prédateur. Et les prédateurs ne partageaient pas — ils toléraient.

Natasha le raccompagna à la Mercedes. Le froid était encore plus mordant, le soleil déjà bas sur l'horizon. À seize heures, Moscou s'enfonçait dans la nuit.

« Vous logerez au Four Seasons », dit-elle. « Suite présidentielle. Dix-huit mille dollars la nuit. Mon père paie. »

« Généreux. »

« Non. Stratégique. Tant que vous êtes son invité, vous êtes sous sa protection. Sa *krysha*. Son toit. »

« Et quand je ne serai plus son invité ? »

Elle le regarda. Pour la première fois, quelque chose passa dans ses yeux — de l'intérêt ? du mépris ? impossible à dire.

« Vous posez les bonnes questions, gospodin Moretti. C'est rare, pour un Occidental. »

Elle monta dans le Range Rover de tête. La portière claqua. Le cortège s'ébranla.

Dans la Mercedes, Luca resta silencieux. Komarov tentait d'engager la conversation — le temps, le trafic, les restaurants de Moscou — mais Luca ne l'écoutait pas.

Il pensait à Igor Volkov. À ses yeux noirs. À cette façon de sourire qui ne réchauffait rien.

Il pensait à Natasha. À sa beauté froide, calculée. À la façon dont elle avait dit « si mon père le décide ».

Et il pensait à lui-même. Cinquante ans. Deux milliards d'euros. Le maître de quatre continents.

Dans cette voiture, encerclé de gardes armés, coupé de ses communications, à six mille kilomètres de tout ce qu'il contrôlait, il n'était personne.

La peur du Néant. Elle ne l'avait jamais quitté. Elle ne le quitterait jamais.

Le téléphone vibra — le brouilleur avait été désactivé. Un message de Marco, son bras droit à Macao.

Don Rossi a contacté quelqu'un. Un jeune homme. Identité inconnue. Enquête en cours.

Luca fixa le message. Don Salvatore Rossi. Le vieux parrain sicilien qu'il avait humilié quinze ans plus tôt. L'homme qu'il aurait dû tuer mais qu'il avait laissé vivre.

En Russie, tout le monde espionne tout le monde. Même les fantômes du passé.

La Mercedes s'arrêta devant le Four Seasons. Luca descendit dans le froid moscovite.

La suite présidentielle était exactement ce qu'on attendait — trois cents mètres carrés de luxe ostentatoire, marbre de Carrare, baignoire en onyx, vue sur le Kremlin illuminé.

Luca ignore tout cela. Il s'installa dans un fauteuil près de la fenêtre et regarda les lumières de Moscou.

Quelque part dans cette ville, des hommes planifiaient des trahisons. C'était la nature du pouvoir — plus on montait, plus les couteaux étaient nombreux. Et ici, en Russie, les couteaux étaient partout.

Son téléphone sonna. Numéro masqué.